

J'avais bien faim encore, et cependant cette nouvelle me coupa l'appétit : je savais que, dans tous les pays du monde, les géoliers ont les prisonniers en compte, et qu'un prisonnier ne disparaît pas ainsi, sans qu'il y ait un peu de trouble dans la prison.

J'attendis donc, plus effrayé que joyeux du bonheur qui m'était promis.

Je vis baisser le jour, je vis venir la nuit, je vis s'épaissir l'obscurité.

J'entendis sonner dix heures à l'horloge de la forteresse.

Presqu'au même instant, ma porte s'ouvrit, et j'aperçus mon géolier.

Il tenait une lanterne à la main gauche, et, sur son épaule droite, il portait un fardeau sous le poids duquel il chancelait.

Ce fardeau avait une si singulière forme, que mes yeux se fixèrent sur lui, et ne surent plus s'en détacher.

A quinze pas, c'était un sac ; à dix, c'était un homme ; à cinq, c'était un cadavre.

Je jetai un cri de terreur.

« Qu'est-ce que cela ? » lui demandai-je.

« Votre successeur, » me dit-il en riant.

« Comment, mon successeur ? »

« Oui... Comprenez-vous, j'ai deux prisonniers dont j'ai particulièrement soin ; il y en a un dans un cachot bien sec, sur un bon lit de paille ; il y en a un autre dans une cave et ayant de l'eau jusqu'au cou... Lequel des deux doit mourir ? Celui qui est le plus mal, naturellement. Ah bien oui ! les prisonniers, ça été fait pour damner les géoliers : il y en a un qui meurt, c'est celui qui est bien ; il y en a un autre qui s'obstine à vivre, c'est celui qui est mal ! Parole d'honneur, c'est à n'y plus rien comprendre... Allons, tenez bien votre camarade. »

Et il me jeta le cadavre dans les bras.

Je ne savais pas encore quelle était son intention ; cependant je pressentais vaguement que mon salut était dans ce cadavre.

Je fis un effort, et si faible et si épouvanté que je fusse, je le retins dans mes bras.

« Là !... Maintenant, dit le géolier, tâchez de tirer votre jambe de l'eau... celle où il y a le carcan en fer. »

Je tirai ma jambe en m'appuyant pour me maintenir debout contre un des piliers qui soutenaient la voûte.

L'opération fut longue : l'eau avait rouillé le cadenas, la serrure ne voulait plus jouer.

Le géolier jurait comme un païen, et s'en prenait à ma mauvaise volonté de ce que la clef ne mordait pas.

Enfin le cercle de fer qui depuis trois mois m'étreignait la jambe s'ouvrit.

J'avais reconquis la première partie de la liberté.

La seconde partie, c'était d'être hors du cachot.

La troisième, c'était d'être hors de la forteresse.

« — Maintenant, » dit le géolier, « donnez-moi la jambe de l'autre. »

« — Vous allez donc le mettre à ma place ? »

« — Parbleu ! Oh ! soyez tranquille, demain on ne saura pas plus si c'est vous ou lui ; les rats ou les anguilles en auront fait un squelette, et bonsoir, il n'y aura eu qu'un mort, et je serai débarrassé de deux prisonniers. Ce n'est pas mal joué, hein ? »

Je compris tout à fait, et trouvai non-seulement que ce n'était pas mal joué, mais encore que c'était joué de première force.

Je le félicitai très sincèrement sur son invention.

« — Bon ! » dit-il, « croyez-vous qu'on soit bourreau de son corps à ce point-là ? Il y avait de quoi attraper une pleurésie à vous apporter à manger comme cela une fois tous les jours. »

S'il y avait de quoi attraper une pleurésie pour le gardien qui venait une fois par jour dans le cachot, jugez ce que devait attendre le prisonnier qui y demeurerait toute la journée !

Vous le voyez, mon cher, ce que devait attendre le prisonnier, c'était de devenir ce que je suis.

Et Marat éclata de rire.

Danton n'était pas facile à impressionner, et cependant il frissonna à ce rire de Marat.

XIX.

DEUX DIFFÉRENTES MANIÈRES DE VOIR.

« — Une fois le vivant déchainé, une fois le mort enchainé à la place du vivant, le géolier reprit sa lanterne et me fit signe de le suivre. »

Je ne demandais pas mieux ; mais ce fut un autre travail pour moi que de me tenir sur mes jambes perclues.

Le géolier vit la presque impossibilité où j'étais d'obéir.

« — Oh ! oh ! dit-il, prenez garde, on ensevelit

ici les morts dans le fleuve, qui les conduit tout doucement à la mer, laquelle nous en débarquasse. J'allais y jeter le mort : je pourrais bien y jeter le vivant ; au bout de cinq minutes cela reviendrait exactement au même. »

La menace fit son effet comme dans la cabane du piqueur, comme dans les rues de Varsovie. Je rappelai autour de mon cœur tout ce qui me restait de sang, je ralliai à ma volonté tout ce qui me restait de forces, et je me trainai sur mes pieds et sur mes mains, non plus comme un homme, mais comme un animal, à la suite de mon géolier.

Après une foule de tours et de détours, qui avaient pour but de me faire éviter les postes et les sentinelles, nous arrivâmes à un chemin couvert ; du chemin couvert, nous gagnâmes la poterne ; le géolier avait la clef de la porte. Il l'ouvrit ; nous nous trouvâmes au niveau du fleuve.

« — Là, me dit mon conducteur. »

« — Comment, là ? répondis-je. »

« — Sans doute... Sauvez-vous ! »

« — Comment voulez-vous que je me sauve ? »

« — A la nage, pardieu ! »

« — Mais je ne sais pas nager ! » m'écriai-je.

Il fit un mouvement terrible que j'arrêtai par un geste, car je compris qu'ennuyé des difficultés que je trouvais à tout, il allait, pour en finir, me pousser dans le fleuve.

« — Non, lui dis-je, non... Un peu de patience ! nous trouverons un moyen. »

« — Cherchez. »

« — N'y a-t-il pas une barque ? »

« — Voyez. »

« — Mais j'en aperçois une là-bas. »

« — Oui, enchainée... Avez-vous la clef ? »

Moi, je ne l'ai pas.

« — Que faire, mon Dieu ? »

« — On dit que les chiens nagent sans avoir appris ; vous qui marchez si bien à quatre pattes, essayez : peut-être savez-vous nager, et ne vous en doutez-vous pas. »

« — Attendez ! m'écriai-je. »

« — Quoi ? »

« — A l'entrée du chemin couvert, il y a un chantier ? »

« — Oui. »

« — Dans ce chantier, à terre, j'ai vu des poutres. »

« — Bon ! »

« — Aidez-moi à porter une de ces poutres jusqu'ici. »

« — A merveille ! »

« — Je jette la poutre à l'eau, je me couche dessus, et à la garde de Dieu ! »

« — Ah ! interrompit Danton, vous voyez bien que vous y croyez, à Dieu. »

« — Oui, par-ci, par-là, comme tout le monde, dit Marat ; il est possible, dans ce moment-là, que j'y aie cru. »

« — Vous y avez cru, puisque Dieu vous a sauvé. »

Marat contourna la discussion.

« Ce qui fut dit fut fait. Nous allâmes chercher une poutre ; nous l'apportâmes à grande peine, c'est-à-dire lui, car, à moi, elle ne me semblait pas plus pesante qu'une plume ; puis, arrivés à la poterne, nous la mimâmes à flot, et je me couchai dessus en fermant les yeux. »

« — Voyons, interrompit Danton, avouez que, cette fois encore, vous vous recommandâtes à Dieu. »

« — Je ne m'en souviens plus, répondit Marat ; ce dont je me souviens, c'est que, peu à peu, je me rassurai. L'eau du fleuve était comparative-ment moins froide que celle de mon cachot ; puis j'avais le ciel sur ma tête, à ma droite et à ma gauche la terre, devant moi la liberté. »

Il était impossible que le courant du fleuve ne me portât point à la rencontre de quelque bâtiment ou à l'entrée de quelque ville. Si j'eusse gagné la terre, je courais risque d'être rencontré, arrêté ; d'ailleurs, aurais-je pu marcher ? Par eau, il en était autrement : le fleuve marchait pour moi, et assez rapidement même ; je devais faire une lieue à l'heure !

En m'abandonnant sur la poutre, j'avais entendu sonner onze heures ; le jour venait à sept heures. Lorsque vint le jour, j'avais donc fait déjà huit lieues, à peu près.

Je me trouvai un instant au milieu d'un brouillard qui, peu à peu, se dissipa. Il me semblait, à travers cette vapeur du matin, entendre venir à moi des voix d'hommes. A mesure que le courant m'emportait, ces voix se faisaient plus distinctes ; au moment où le brouillard s'éclaircit, j'aperçus, en effet, des mariniers occupés à dépecer un bateau échoué ; derrière eux étaient les rares maisons d'un pauvre village.

J'élevai la voix ; je criai à mon secours, et fis des signes avec la main.

Les travailleurs m'aperçurent, mirent un canot à l'eau, puis ramèrent d'abord à ma rencontre, et ensuite à ma poursuite, car ma poutre dépassa un instant le canot.

Enfin, on me rejoignit, et je passai dans le canot.

Toute cette opération, qui eût dû me combler de joie, ne laissait pas de me causer une certaine inquiétude ; j'avais mon histoire toute faite, et j'avais eu le temps de la faire ; mais croirait-on à cette histoire ?

Le hasard me servit ; nul parmi ces hommes ne parlait latin. On me conduisit au curé.

Je vis que le moment de placer mon histoire de l'enlèvement de Stanislas était venu. Le curé était un prêtre catholique : il devait, par conséquent, approuver une action qui avait été exécutée à la plus grande gloire de la religion catholique.

Cette fois, je ne me trompais pas : le curé me reçut comme un martyr, me soigna, me garda chez lui quinze jours, et, profitant d'un chariot qui passait portant des marchandises à Riga, il me recommanda au charretier, et m'expédia avec les marchandises.

En huit jours de marche, j'étais à Riga.

Les marchandises étaient expédiées à un négociant anglais avec lequel je débutai en lui annonçant, dans sa propre langue, l'heureuse arrivée de tout son bagage, assez important, en ce que la majeure partie était du thé venu par caravane.

A celui-là, qui était protestant, mes exploits ultra-catholiques de Varsovie n'allaient plus comme recommandation ; je me donnai donc purement et simplement comme un maître de langue qui désirait passer en Angleterre. Un bâtiment anglais était en partance dans ce port ; le négociant avait des intérêts dans son chargement ; il me recommanda au capitaine. Trois jours après, le bâtiment sillonnait les flots de la Baltique ; huit jours après, il jetait l'ancre à Folkestone.

J'avais des lettres de mon négociant pour Edimbourg. J'arrivai dans la capitale de l'Écosse, et je m'y fis professeur de français.

Avec toutes mes aventures, j'avais atteint mes vingt-huit ans et l'année 1772. C'était cette même année que s'achevait la publication des lettres de Junius. L'Angleterre était dans la plus vive agitation. J'avais vu, en passant, la terrible émeute qui avait eu lieu à propos de Wilkes, qui, de pamphlétaire, était devenu tout à coup shérif et lord-maire de Londres ; je me mis à écrire à mon tour, et je publiai en anglais les *Chaînes de l'esclavage*. Un an après, un livre posthume d'Helvétius parut, et j'y répondis par

mon livre *De l'Homme*, que je publiai à Amsterdam.

— N'établissez-vous pas, dans ce livre, un nouveau système psychologique ? demanda Danton.

— Oui ; mais j'attaque et je démolis cet idéologue qu'on appelle Descartes, comme plus tard j'attaque et je démolis Newton. Cependant, tout cela me donnait à peine de quoi vivre. De temps en temps, je recevais de quelque riche Anglais ou de quelque prince qui était de mon avis en philosophie une tabatière d'or que je vendais ; mais, la tabatière mangée, il me fallait guener à nouveau. Je me décidai à rentrer en France ; mon titre de médecin spiritualiste me frayait un chemin vers la cour. Un livre de médecine galante que je publiai fut ma recommandation près de monseigneur le comte d'Artois, et j'entrai dans sa maison comme médecin des écuries.

Aujourd'hui, j'ai quarante-deux ans ; brûlé de travail, de douleurs, de passions et de veilles, je suis jeune de vengeance et d'espoir, médecin de chevaux, médecin sans clientèle. Un jour viendra où la France sera assez malade pour s'adresser à moi, et alors, soyez tranquille, je la purgerai de tout ce qu'elle a de roi, de prince et d'aristocrate dans les veines !

Me voilà tel que je suis, mon cher bel homme, c'est-à-dire déformé au physique et cuirassé au moral contre toute sensibilité. J'étais parti beau, je suis revenu hideux ; j'étais parti philosophe et monarchiste, je suis revenu spiritualiste et démocrate.

— Et comment arrangez-vous votre spiritualisme avec votre négation de Dieu ?

— Je ne nie pas Dieu comme grand tout, comme universalité intelligente animant la matière ; je nie Dieu comme individu céleste, s'occupant des fourmis humaines et des cirons terrestres.

— C'est déjà quelque chose, fit Danton. Et mademoiselle Obinska qu'est-elle devenue ?

— Je n'ai jamais entendu reparler d'elle... Maintenant, Danton, trouves-tu étrange que j'affiche la prétention d'avoir de la mémoire ? trouves-tu étrange que je dise que l'imagination de l'écrivain n'est souvent que de la mémoire ? trouves-tu étrange, enfin, que réunissant imagination et mémoire en un seul principe fécondant, j'écrive un roman sur la Pologne, et que j'aligne des phrases en l'honneur du jeune Potocki ?

— Ma foi non, répondit Danton, rien ne m'étonnera plus de vous, que je vous voie faire de la politique, de la physique, du spiritualisme ou

du roman ; mais je m'étonnerai chaque fois que je vous verrai me donner un aussi mauvais déjeuner, chaque fois que je vous verrai si familier avec votre cuisinière, s'appelât-elle Albertine, comme je crois vous avoir entendu appeler la vôtre ; mais je m'étonnerai surtout chaque fois que je vous verrai les mains sales.

— Pourquoi cela ? demanda naïvement Marat.

— Parce que l'homme qui a eu l'honneur d'endormir aussi amoureusement l'incomparable Cécile Obinska, fille du comte Obinski, devrait se respecter lui-même toute sa vie, comme le prêtre respecte l'autel sur lequel il a brûlé l'encens de ses sacrifices.

— Tout cela est puéril, dit Marat secouant la tête avec dédain.

— Soit ! mais c'est propre, mon cher, et la propreté, disent les Italiens, est une demi-virtu ; or, comme je ne vous connais pas encore de vertu tout entière, vous devriez toujours commencer par conquérir cette moitié-là.

— Monsieur Danton, répliqua le nain difforme, en secouant les miettes de pain et les gouttes de lait qui diapraient sa vieille robe de chambre, quand on veut manier le peuple, il faut craindre d'avoir les mains trop blanches.

— Qu'important, s'écria Danton en haussant les épaules, qu'important les mains blanches, si ce sont des mains solides ! Regardez les miennes.

Et il poussa jusque sous le nez de Marat deux de ces robustes battoirs bien blancs et bien épais que le peuple, dans son langage juste et pittoresque, appelle des épaules de mouton.

Si dédaigneux que fût Marat à l'endroit des avantages naturels, il ne put s'empêcher d'admirer.

— En somme, Marat, reprit Danton, tu m'as intéressé ; tu es un savant et un observateur. Je te prendrai donc, si tu veux, comme un ours, que l'on montre à la porte des boutiques foraines ; ton physique préparera l'attention de la foule ; les jours de grandes fêtes, tu raconteras au public Obinski et Obinska. Nous élèverons un temple au piqueur et un autel au geôlier ; mais, d'abord, il faut quitter la petite boutique que tu occupes aujourd'hui ; l'emplacement n'est pas digne de toi et l'enseigne en est mauvaise. Un démocrate comme vous, loger aux écuries d'Artois ! un Fabricius émarger au registre des appointements domestiques ! un médecin qui veut guérir la France, soigner, en attendant, des chevaux princiers, fi ! c'est compromettant !

— Vous voilà bien avec vos conseils, vous ! dit Marat ; vous m'enviez ma malheureuse petite place au soleil ; vous m'enviez mon pauvre café du matin, et vous vous gorgez de diners à cinquante louis ! Je me nourris un an, moi, avec ce que, vous, vous avez glougné hier en une heure !

— Pardon, pardon, maître Diogène, reprit Danton, il me semble que vous êtes ingrat.

— L'ingratitude est l'indépendance du cœur, répondit Marat.

— Soit ; mais il ne s'agit point ici de cœur.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'estomac ! Le diner était bon ; pourquoi en médire ? est-ce qu'il serait déjà complètement digéré ?

— J'en médise, parce que tout bon qu'il était, répondit Marat, il est déjà digéré, comme vous dites, et m'a laissé de l'appétit pour aujourd'hui ; parce que c'est avec l'or des princes que le diner fut payé, comme mes trois cent soixante-cinq repas misérables sont payés avec les sous de ces mêmes princes. Or ou cuivre, faisant ou bouilli, c'est toujours de la corruption, ce me semble !

— Bah ! Aristide oublie que les cinquante louis donnés par l'abbé Roy au nom des princes étaient le prix d'une consultation.

— Et mes onze cents livres, à moi, ne sont donc pas le prix de mes consultations ?... Seulement, vous donnez des consultations pour les princes, et j'en donne, moi, pour les chevaux. Est-ce que vous vous figurez, par hasard, que votre mérite est au mien dans la proportion d'une heure à trois cent soixante-cinq jours ?

Et, en disant ces mots, le nain s'enfla de colère et d'envie ; la bile s'alluma comme un phosphore dans ses yeux.

— Voyons, voyons, dit Danton, tout beau ! tu m'as avoué que tu étais impitoyable : ne te donne pas la peine de me le prouver ! Mon cher Potocki, faisons la paix. D'abord j'insiste : je ne souffrirai pas que tu demeures ici plus longtemps. Tu joues un rôle indigne de toi, ami Marat... Oh ! refâche-toi, si tu veux, mais écoute. Un homme comme toi ne doit pas manger le pain des tyrans, après avoir dit d'eux toutes les jolies choses que je t'ai entendu dire hier au club. Voyons un peu : suppose que ce jeune homme, ton maître... bon ! Marat n'a pas de maître, soit ! ton patron, ne discutons pas sur les mots ; — supposons que le comte d'Artois lise ton petit discours des droits de l'homme, suppose qu'il te

fasse venir et te dise : « Monsieur Marat, qu'est-ce que mes chevaux vous ont fait pour que vous me traitiez si mal ? » Que répondrais-tu, dis ?

— Je répondrais...

— Tu répondrais quelque bêtise ; car je te défie de répondre une chose spirituelle à une pareille interpellation ; quelque bêtise qui te mettrait dans ton tort et qui perdrait ta carrière, attendu qu'on répond toujours par une bêtise à l'homme d'esprit qui a raison. Tu vois donc bien, mon cher, que pour garder le beau rôle, que pour t'appeler Fabricius Marat, et ne pas faire tort à ton parrain, il faut que tu renverses la marmite royale, que tu abandonnes les lambris dorés, et que l'on te proclame un meurtre-faim héroïque ; sans cela, tu n'es pas démocrate, et je ne crois plus ni à Obinski ni à Obinska ; règle-toi là-dessus.

Et Danton ponctua cette plaisanterie d'un bruyant éclat de rire et d'une claque d'amitié, sous laquelle s'éroula Marat tout entier.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, murmura ce dernier en frottant son épaule ; oui, l'on se doit à la patrie ; mais sache bien mon opinion sur toi, Danton : tu ne m'imposes point par toi-même ; j'accepte ta morale, et je repousse ton exemple. Tu es de ceux que Jésus appelait des *sépulcres blanchis*, et desquels Juvénal écrivait :

Qui Curios simulantes et bacchanalia vivunt.
Tu n'es qu'un Curius, un patriote aux truffes !

— Pardieu ! s'écria le colosse, crois-tu donc que Dieu ait fait l'éléphant pour qu'il vive d'un grain de riz ? Non, mon cher, l'éléphant est une organisation supérieure qui mange en un seul repas ce qui nourrirait tout un jour cinquante bêtes ordinaires ; qui dévore à son dessert toutes les fleurs d'un bois d'orangers ; qui piétine, pour se cueillir une botte de trèfle, tout un arpent où l'on en récolterait mille bottes. Eh bien ! cela ne nuit aucunement à la considération de l'éléphant. On respecte l'éléphant, et chacun de ses voisins a peur qu'il ne lui marche sur le pied. Si je suis un faux Curius, c'est que je trouve ce Curius un imbécile et un malpropre : il mangeait des trognons de choux dans de vilains tessons de terre sabine. Il n'eût pas rendu sa patrie moins heureuse en mangeant de bons diners dans de belle vaisselle d'argent. Et puis tu me disais que ton mérite n'est pas au mien dans la proportion de mille livres à huit millions.

— Qui, je le disais et je le répète.

— Que prouve cela ? c'est qu'un savant peut

répéter deux fois en cinq minutes la même anecdote. Si je ne valais pas mille livres pour une heure, mon cher, crois bien que monsieur l'abbé Roy ne m'aurait pas payé ce prix-là ; d'ailleurs essaie de t'en faire donner autant, essaie !

— Moi ! s'écria Marat furieux, mais je rougirais de tendre la main aux aristocrates, fût-ce pour vingt-quatre mille livres par jour !

— Alors, tu vois bien que j'avais cent fois raison de te conseiller de ne pas rester aux gages de monsieur d'Artois pour trois francs sept sous par vingt-quatre heures. Déménage, ami Marat, déménage !

Comme Danton achevait ces mots, un grand bruit se fit entendre dans la rue, et l'on vit par la fenêtre les gens de l'hôtel courant écouter à la porte pour y prendre des nouvelles fraîches.

Marat ne se dérangeait pas facilement ; il envoya mademoiselle Albertine aux informations.

Danton n'était pas si fier ou si indolent : il se leva à la première rumeur, courut à la fenêtre du corridor, l'ouvrit et se mit à écouter avec l'intelligence de l'homme expert dégustant un bruit qui passe comme un courtier expert goûte le vin.

Ces cris, cette agitation, ces rumeurs, étaient un des effets dont nos lecteurs ont appris la cause en nous accompagnant hier au Palais-Royal, sous l'arbre de Cracovie.

Cette cause, c'était la disgrâce de monsieur de Brienne et le rappel de monsieur de Necker.

Cet effet, c'était le bruit de cette retraite et de ce rappel répandu dans Paris, et qui mettait sens dessus dessous toute la population de la capitale.

XX.

LE MANNEQUIN DE LA PLACE DAUPHINE.

La cuisinière de Marat revint près de son maître ; elle avait pris connaissance des faits.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, voilà que nous allons avoir du bruit.

— Du bruit, ma bonne Albertine ! fit Marat en passant sa langue sur ses lèvres comme le chat qui va mordre sa proie. Et qui va faire ce bruit ?

— Monsieur, ce sont des ouvriers et des jeunes gens de la basoche qui crient : Vive monsieur Necker !

— Ils en ont le droit, puisque monsieur Necker est ministre.

— Mais, monsieur, ils crient encore autre chose.

— Diable ! Et quelle est cette autre chose qu'ils crient ?

— Ils crient Vive le parlement !

— Pourquoi ne crierait-ils pas Vive le parlement ! puisque le parlement vit, quoi qu'aient pu faire Louis XIV et Louis XV pour le tuer ?

— Ah ! monsieur, c'est qu'ils crient autre chose encore, quelque chose de bien plus terrible !

— Dites, Albertine ! dites !

— Ils crient A bas la cour !

— Ah ! ah ! fit Danton souriant, vous êtes sûre qu'ils crient cela ?

— Je l'ai entendu.

— Mais c'est un cri séditieux !

— Le fait est, répliqua Marat en faisant un signe à son hôte, que la cour s'est bien laissée égarer sous le ministère de ce malheureux monsieur de Brienne.

— Oh ! monsieur, si vous entendiez comme les ouvriers et les basochiens le traitent, celle-là, et un autre encore !

— Quel est cet autre ?

— Monsieur de Lamoignon.

— Ah ! vraiment ! notre digne garde des sceaux... Qu'en disent-ils donc ?

— Ils crient : Au feu, Brienne ! au feu, Lamoignon !

Marat et Danton se regardèrent ; il y eut entre les deux hommes un échange de pensées bien faciles à lire dans leurs yeux.

L'un voulait dire :

« Est-ce que cette émeute ne viendrait pas un peu de votre club, mon cher Marat ? »

Et l'autre signifiait :

« Est-ce que vous n'auriez pas semé là dedans mon cher Danton, un peu de cet or des princes, rivaux du roi ? »

Le bruit, cependant, après avoir mugé comme un ouragan, allait s'enfonçant et s'éteignant vers le centre de Paris.

Marat interrogea de nouveau sa servante.

— Et où vont ces braves gens ? demanda-t-il.

— Ils vont à la place Dauphine.

— Et que vont-ils faire à la place Dauphine ?

— Brûler monsieur de Brienne.

— Comment ! brûler un archevêque ?

— Oh ! monsieur, reprit naïvement Albertine, peut-être n'est-ce qu'en effigie.

— En effigie ou en réalité, il y aura spectacle,

dit Danton ; est-ce que vous n'êtes pas un peu curieux de voir ce spectacle, mon cher Marat ?

— Ma foi, non, dit le nain ; il y a des coups à gagner par là ; la police est furieuse et frappera rudement.

Danton regarda ses poings avec complaisance.

— Voilà, dit-il, ce que c'est que d'être Danton au lieu d'être Marat : je puis satisfaire ma curiosité, moi ; ma nature me le permet.

— Et à moi, la nature me conseille le repos, dit Marat.

— Adieu donc ; je vais un peu voir ce qui se passe à la place Dauphine, dit le colosse.

— Et moi, je vais finir mon chapitre de Potocki, répliqua Marat ; j'en suis à une description de solitude fleurie et de vallons embaumés.

— Oh ! oh ! s'écria Danton en tressaillant, on dirait que l'on entend quelque chose comme un feu de peloton... Adieu, adieu !

Et il s'élança hors de la chambre.

Quant à Marat, il tailla sa plume, dépense qu'il ne se permettait que dans ses moments de grande satisfaction, et il se mit à écrire tranquillement.

Danton avait vu juste, et Albertine avait dit vrai ; il y avait émeute, et l'émeute s'acheminait partiellement vers la place Dauphine, où était son rendez-vous général. Là, une foule bruyante, et qui allait croissant sans cesse, criait à tue-tête : Vive le parlement ! vive Necker ! à bas Brienne ! à bas Lamoignon !

Or, comme le soir approchait, les ouvriers après leur ouvrage, les clercs après l'étude et le palais, les bourgeois avant le souper, accouraient de toutes parts, et grossissaient les groupes et les murmures.

Cela commença par un immense bruit de casseroles et de poêlons. Quelle main avait organisé ce charivari gigantesque, qui, comme un serpent aux mille tronçons, s'agitait dans Paris, tendant à se rejoindre sans cesse ? Nul ne le sut jamais ; seulement, le 26 août, à six heures, sans que personne eût été prévenu, tout le monde se trouva prêt.

Comme le centre de ce mouvement et de ce bruit était la place Dauphine, toutes les rues, tous les quais environnants, et particulièrement le pont Neuf s'encombrèrent de charivariseurs et surtout de curieux venant voir le charivari que dominait, de toute la hauteur de son cheval de bronze, la statue de bronze de Henri IV.

Une chose remarquable chez le peuple Parisien, c'est l'affection qu'il a gardée au succes-